Ce matin l'été

Autor(en): **Micheloud, Pierrette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **22 (1976)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848733

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

couchées. Cette table tendue de toile cirée à menus carrés rouges sur fond blanc, ces plats en aluminium où grésillait le beurre autour d'une escalope de veau ou de deux œufs miroir ; ces femmes en blanc absorbées par leur volonté de faire bien allaient nous fournir l'ouverture « iris » sur l'image liminaire de la première séquence de notre film ; et aussitôt, le gros plan du plat en aluminium garni de deux œufs miroir francs comme l'or fin allait nous conduire par travelling et dans la foulée d'une blouse blanche à l'une des malades. Juste une œillade aux yeux vitreux de la femme allongée, drap tiré jusqu'au menton, et à sa bouche entrouverte pour recevoir la petite cuillère avancée par l'infirmière ; puis un regard appuyé à la lourde ferraille blanchie du châlit ; puis, en exploitant le sol entre la table de réfectoire et les pieds de lit, regard consécutivement appuyé sur les malades : six à la file ; les six également en situation de contrainte, c'est-à-dire prises chacune depuis l'échancrure au ras du cou jusqu'à la taille dans le corsage de la camisole de force lacée dans le dos et aux manches s'achevant en lanières nouées au niveau du matelas aux bat-flancs du lit. Et sur chacune d'elles, œillade durant quatre-vingt-seize images sur ses pieds dépassant le couvre-pieds et pris dans le bas du pantalon de pyjama s'achevant en lanières nouées aux montants du pied de lit... Et l'une d'entre elles, arménienne adolescente aux immenses yeux noirs en constante fuite et à l'épaisse chevelure noire laineuse partagée en mèches prises chacune dans une papillotte formée d'une longue bande de gaze nouée aux montants verticaux de la tête de lit. Long regard attaché à la seule chose vraiment horrible de cette salle : tout au bout de l'allée centrale et dans l'axe de celle-ci, une manière de rotonde et au centre de l'espace de sol une baignoire monumentale vue transversalement. Une bâche verte tendue raide comme peau de tambour au ras de bord de la baignoire et percée d'un hublot. La malade mise à tremper passe son visage rouge comme écorché vif ; hurle, et à grands coups de poings et de pieds contre la bâche produit un roulement en continu. Etude d'une manière de bas-relief tombal étrusque : une malade libre de ses mouvements : tête sous le drap qui la moule, se tient sur son flanc gauche comme pétrifiée et muette vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un jour, occasionnant les cris des visiteurs et des infirmières, la petite arménienne parvient à libérer sa chevelure et à se couler hors du vêtement de contrainte et, nue, cuisses souillées de sang, se prend à courir entre les lits. Certain matin, très tôt une infirmière nous dit que le Dr Capgras nous attend dans son bureau. « Mon cher ami » dit-il ». « Il n'y aura rien de fait ni pour vous ni pour moi-même : l'Assistance publique qui considère les malades psychiques comme des mineurs dont elle a charge, oppose son veto à ce que ses mineurs assistés soient filmés ».

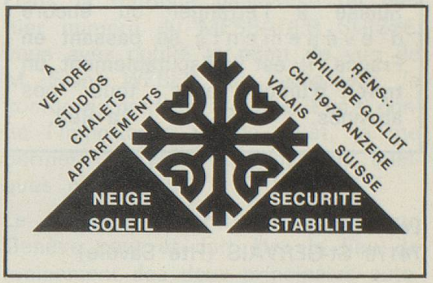
Quarante années ont passé. Nous n'avons pas besoin de consulter nos vieux papiers pour revivre notre expérience de l'asile des femmes.

Et c'est *In Memoriam* de notre malheureuse tentative de faire œuvre sociale que nous avons entrepris de lire le texte de Marie-Louise von Franz. L'érudition de l'autrice est d'une ampleur encyclopédique fondée par des années de studieuses lectures et par l'empirisme de la psychiatrie aux côtés de son maître Carl Gustav Jung. Nous ne nous aventurons certes pas ici dans la controverse d'une lecture de Hegel ou de Nietzsche. Nous nous bornerons à exposer notre opinion à l'égard de l'écrit de l'élève de C.G. Jung ; écrit scientifique dans lequel nous sommes entrés comme dans un laboratoire d'idées préconçues en fonction d'une foi devant laquelle nous nous inclinons profondément justement parce que cette foi est absolument désincarnée et parce que les trop humaines contradictions que nous vivons en ne croyant qu'à la chair génératrice de la psyché nous portent tout naturellement à croire à l'existence d'aucuns êtres élus par leur spiritualité. Aussi, nous nous inclinons devant la foi adamantine que nous ne partageons pas de Marie-Louise von Franz parce qu'elle est le moteur de plus de trois cents magnifiques pages d'amour.

Lorsqu'en 1934, Marie-Louise rencontra Carl Gustav, elle a dix-neuf ans et lui cinquante-neuf. Elle est aux sens de notre esprit une jeune fille cérébrale qui croit à la raison pure et à l'amour « *usque ad mortem et ultra.* Lui est un savant couvert de femmes et qui, âgé de deux fois trente ans célèbre le culte des joies phalliques. Dans l'immédiat le reste est silence chez Marie-Louise von Franz qui, quarante ans après, vit en union d'esprit avec son maître bien-aimé et lui consacre donc plus de trois cents magnifiques pages d'amour sous forme d'une magistrale leçon de psychopathologie que doivent lire tous ceux-là dont nous sommes sûrs qui continuent d'avoir soif d'apprendre. Voici, page 115 un exemple de la catharsis jungéenne répercutée par l'écriture aisée et l'efficace limpidité de Marie-Louise von Franz » « *Il est important dans les maladies psychiques que le patient soit pour un certain temps en contact avec l'inconscient car c'est ainsi que les tendances autorégulatrices de la psyché parviennent au conscient. Chez un être doué de faculté créatrice une relation durable est nécessaire ; d'ailleurs, elle existe la plupart du temps comme ce fut le cas chez Jung lui-même.*

S.

Editions Buchet Chastel.



CE MATIN L'ÉTÉ

I

Les volets chantent l'accueil
Du tilleul soleil levant
Fleurs comme ses demoiselles
Qui vivent sur les étangs
Ayant ailes aussi frêles
Et vertes du même vert
Si bien que souvent le vent
Les prend, la rosée aidant
Pour les filles ou les sœurs
De la vivante des sources.

II

Ai-je noté l'essentiel
De ce passage du temps ?
Est-ce furtive cette ombre
Du visage maternel
Ou lui-même ce visage
Ne pouvant être décrit ?
Est-ce le mot de mon âme
Que je retiens dans ce nid
Trop délicate colombe
Pour se dire sans naufrage.

Pierrette Micheloud
(inédit)